

Des corps libres

Ariane Lopez-Huici n'a pas froid aux yeux. Ou devrait-on dire qu'elle n'a pas froid à la lentille : car Ariane photographie sans masque, sans fard, sans apprêt. Ariane photographie des corps, ce qui pourrait sembler commun, banal. L'art occidental, depuis ses origines les plus profondes, a toujours représenté le corps, le corps de la femme surtout. Les plus anciennes sculptures connues, paléolithiques avant d'être antiques, représentaient des corps de femmes. Comme pour se rassurer, les conservateurs de musée et les historiens patentés nous assurent que ces statuettes n'étaient que des symboles de fécondité : ils évacuent ainsi le choc esthétique et la sensualité brûlante, embarrassante pour certains, de Vénus millénaires.

Car il faut envisager, n'est-ce pas Ariane, que ces corps d'argile, de silex, de pierre, de marbre furent destinés, déjà, il y a cinq mille ans, à émouvoir les sens. Le corps de la femme, c'est l'essence de l'art en Occident : ne serait-ce pas même la définition de l'Occident ? Puisqu'aucune autre civilisation n'a placé ni ne place le corps de la femme à l'ombilic de l'art.

Ariane Lopez-Huici s'inscrit donc dans la plus longue continuité créatrice qui soit : celle de la sculpture, de la peinture, mais aussi celle de la photographie. Dès que la technique le permit, après avoir saisi des paysages, les premières photos aussi furent consacrées au corps de la femme. Sauf que, Ariane Lopez-Huici n'est pas que porteuse de tradition : elle rompt avec les normes, les codes et certains, abasourdis, ajouteront qu'elle rompt avec les usages. Il y a peu, Ariane nous donnait à voir des femmes nues, lourdes comme des montagnes, au corps de sumotori, plus que de mannequins en vogue. Et ces femmes, ô surprise, étaient belles, très belles. Evidemment, à regarder

cette série de femmes-montagnes, on pensait à Rubens : la référence était délibérée. Pourquoi donc, depuis Rubens, ne nous montre-t-on plus ces corps hors de proportion qui furent la norme artistique du temps passé ? C'est là qu'apparaît un autre visage d'Ariane : l'artiste combattante.

Ariane Lopez-Huici, mine de rien, s'insurge contre la mode répressive qui impose la femme voilée à l'Est et la femme anorexique à l'Ouest : le voile et la maigreur, deux prétextes pour cacher le corps vrai des femmes. Les photos d'Ariane, en toute indiscretion, révèlent donc combien nous vivons en un temps de répression des corps, y compris en Occident, alors même que nous prétendons les libérer. Ariane ou la révolution : contre le puritanisme, avoué ou désavoué, proclamé ou masqué. Tel Tartuffe, nous ne cachons plus ce sein mais nous l'exigeons maigre, plat ou siliconé : surtout pas un vrai. Cette répression des corps qu'Ariane dénonce, révèle, dit-elle, la répression de l'esprit : nous ne nous acceptons plus telles que nous sommes, ni au physique, ni au moral. La sensualité, la pulsion, voire la monstruosité sont évincées du champ artistique comme de la conversation : quel Rodin aujourd'hui oserait représenter un Balzac « hénaurme » pratiquant l'onanisme ? Ariane le fit, dans des photos « bougées » : Mapplethorpe, par comparaison, serait un timide, voilant l'acte lui-même derrière un paravent extrêmement esthétique.

Puis vient Priscille : le corps brisé. Mais elle est belle, n'est-ce pas ? D'abord, on ne regarde pas, on n'ose pas. Puis on regarde en voyeur ce que l'on n'a jamais vu, ni dans la réalité, ni en abyme, ni aussi violemment ou plutôt authentiquement représenté. Les femmes montagnes d'Ariane nous renvoyaient à Rubens. Et Priscille ? Priscille, femme brisée, peut être techniquement handicapée : mais son visage clair et son corps mis à nu démontrent qu'elle ne se vit pas comme une demi-femme. Priscille a un corps vrai et ce corps est plein de vie : il nous interpelle, comme on dit, et peut-être est-ce qu'il nous séduit. C'est embarrassant, n'est-ce pas ? En même temps, tant

d'autres corps brisés s'imposent à nous : n'est-il pas surprenant que la plupart des statues de l'Antiquité, celles-là même que nous vénérons, soient des corps de femmes démembrées ? Nous ne doutons pas un instant de l'absolue séduction de la Vénus de Milo. Quelle différence entre la Vénus de Milo, la Vénus de Willendorf et Priscille ? Aucune différence, ni objective, ni esthétique, ni artistique : la différence, la seule, tient à notre regard, donc à nos normes de culture intériorisées.

Ariane Lopez-Huici est une artiste combattante : en noir et blanc, avec une remarquable économie de moyens, elle libère les femmes, et nous libère, nous les voyeurs. Ariane nous autorise à regarder Priscille et à la trouver belle. Par notre regard apaisé, nous libérons Priscille de son tourment et nous gagnons nous-mêmes en liberté de l'esprit.

Guy Sorman